

Molière, Le malade imaginaire (1673)

Acte I, scène V - Argan, Angélique, Toinette

ARGAN *se met dans sa chaise*.— Ô ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE.— Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.— Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante, la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.— C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.— Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée¹⁹ à cela.

TOINETTE, *tout bas*.— La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.— Elle ne voulait point consentir à ce mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE.— Ah! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE.— En vérité je vous sais bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.— Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE.— Assurément, mon père.

ARGAN.— Comment l'as-tu vu?

ANGÉLIQUE.— Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire²⁰, que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination, que dès cette première vue nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.— Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.— Oui, mon père.

ARGAN.— De belle taille.

ANGÉLIQUE.— Sans doute²¹.

ARGAN.— Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE.— Assurément.

ARGAN.— De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE.— Très bonne.

ARGAN.— Sage, et bien né.

ANGÉLIQUE.— Tout à fait.

ARGAN.— Fort honnête.

ANGÉLIQUE.— Le plus honnête du monde.

ARGAN.— Qui parle bien latin, et grec.

ANGÉLIQUE.— C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.— Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE.— Lui, mon père?

ARGAN.— Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGÉLIQUE.— Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.— Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE.— Est-ce que Monsieur Purgon le connaît?

ARGAN.— La belle demande; il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.— Cléante, neveu de Monsieur Purgon?

ARGAN.— Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.— Hé, oui.

ARGAN.— Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et demain ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà toute ébaubie?

ANGÉLIQUE.— C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.— Quoi, Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?

ARGAN.— Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.— Mon Dieu tout doux, vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.— Ma raison est, que me voyant infirme, et malade comme je suis, je veux me faire un gendre, et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir

dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même²² des consultations, et des ordonnances.

TOINETTE.— Hé bien, voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade?

ARGAN.— Comment, coquine, si je suis malade? si je suis malade, impudente?

TOINETTE.— Hé bien oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.— C'est pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.— Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.— Quel est-il ce conseil?

TOINETTE.— De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.— Hé la raison?

TOINETTE.— La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.— Elle n'y consentira point?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Ma fille?

TOINETTE.— Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.— J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense; Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et de plus Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.— Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.— Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE.— Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille entre nous de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.— Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.— Eh fi, ne dites pas cela.

ARGAN.— Comment, que je ne dise pas cela?

TOINETTE.— Hé non.

ARGAN.— Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.— On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.— On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.— Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas²³.

ARGAN.— Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.— Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.— Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.— Vous?

ARGAN.— Moi.

TOINETTE.— Bon.

ARGAN.— Comment, «bon»?

TOINETTE.— Vous ne la mettez point dans un couvent.

ARGAN.— Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Non?

TOINETTE.— Non.

ARGAN.— Ouais, voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE.— Non, vous dis-je.

ARGAN.— Qui m'en empêchera?

TOINETTE.— Vous-même.

ARGAN.— Moi?

TOINETTE.— Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.— Je l'aurai.

TOINETTE.— Vous vous moquez.

ARGAN.— Je ne me moque point.

TOINETTE.— La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.— Elle ne me prendra point.

TOINETTE.— Une petite larme, ou deux, des bras jetés au cou, un «mon petit papa mignon», prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.— Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.— Oui, oui.

ARGAN.— Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.— Bagatelles.

ARGAN.— Il ne faut point dire «bagatelles».

TOINETTE.— Mon Dieu je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement*.— Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.— Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.— Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.— Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.— Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE.— Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *court après Toinette*.— Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *se sauve de lui*.— Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, *en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main*.— Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, *courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan*.— Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.— Chienne!

TOINETTE.— Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN.— Pendarde!

TOINETTE.— Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN.— Carogne!

TOINETTE.— Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN.— Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

ANGÉLIQUE.— Eh, mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN.— Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE.— Et moi je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.*— Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI

BÉLINE, ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.— Ah! ma femme, approchez.

BÉLINE.— Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.— Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE.— Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.— Mamie.

BÉLINE.— Mon ami.

ARGAN.— On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.— Hélas! pauvre petit mari. Comment donc mon ami?

ARGAN.— Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE.— Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.— Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉLINE.— Doucement, mon fils.

ARGAN.— Elle a contrecarré une heure durant les choses que je veux faire.

BÉLINE.— Là, là, tout doux.

ARGAN.— Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉLINE.— C'est une impertinente.

ARGAN.— Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

Molière, L'École des femmes (1662)

Acte II, scène V

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE

La promenade est belle.

AGNÈS

Fort belle.

ARNOLPHE

Le beau jour!

AGNÈS

Fort beau!

ARNOLPHE

460

Quelle nouvelle?

AGNÈS

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE

C'est dommage: mais quoi
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étais aux champs n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS

Non.

ARNOLPHE

Vous ennuyait-il?

AGNÈS

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE

465

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *ayant un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.
Voyez la médisance, et comme chacun cause.
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu:
470 Était en mon absence à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues;
Et j'ai voulu gager que c'était fausement...

AGNÈS

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...

AGNÈS

475 Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité,
Me marque pour le moins son ingénuité.
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
480 Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS

Oui: mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi⁴¹,
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE

Peut-être: mais enfin, contez-moi cette histoire.

AGNÈS

485 Elle est fort étonnante et difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais:
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue.
Moi, pour ne point manquer à la civilité,

⁴¹ VAR. Oui; mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi. (1682).

490 Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain, il me refait une autre révérence.
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
495 Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle.
Et moi, qui tous ces tours fixement regardais.
Nouvelle révérence aussi je lui rendais.
Tant, que si sur ce point la nuit ne fût venue,
500 Toujours comme cela je me serais tenue.
Ne voulant point céder et recevoir l'ennui⁴²,
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE

Fort bien.

AGNÈS

Le lendemain étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte.
505 «Mon enfant⁴³, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir.
Il ne vous a pas faite une belle personne;
Afin de mal user des choses qu'il vous donne.
Et vous devez savoir que vous avez blessé
510 Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.»

ARNOLPHE, *à part*.

Ah suppôt de Satan, exécration damnée.

AGNÈS

«Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je toute étonnée.
Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
515 Hélas! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde.
520 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
En un mot, il languit le pauvre misérable.
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,

⁴² VAR. Ne voulant point céder ni recevoir l'ennui. (1682).

⁴³ Nous ajoutons les guillemets.

525 Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
Mon Dieu! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande,
Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir,
530 Que le bien de vous voir et vous entretenir.
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas! volontiers, dis-je, et puisqu'il est ainsi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.»

ARNOLPHE, *à part.*

535 Ah sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames.

AGNÈS

Voilà comme il me vit et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?
Et pouvais-je après tout avoir la conscience⁴⁴
540 De le laisser mourir faute d'une assistance?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis sans pleurer voir un poulet mourir.

ARNOLPHE, *bas.*

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente:
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
545 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs,
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS

550 Qu'avez-vous? vous grondez, ce me semble, un petit.
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS

Hélas! si vous saviez, comme il était ravi,
Comme il perdit son mal, sitôt que je le vi;
555 Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,

⁴⁴ *Avoir la conscience*: avoir la liberté, en toute conscience, de...

Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette.
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous...

ARNOLPHE

Oui; mais que faisait-il étant seul avec vous?

AGNÈS

560 Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde⁴⁵:
Et me disait des mots les plus gentils du monde:
Des choses que jamais rien ne peut égaler.
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi, dont je suis toute émue.

ARNOLPHE, *à part.*

565 Ô fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examineur souffre seul tout le mal!
(*À Agnès*)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS

570 Oh tant; il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?
(*La voyant interdite.*)
Ouf.

AGNÈS

Hé, il m'a...

ARNOLPHE

Quoi?

AGNÈS

Pris...

ARNOLPHE

⁴⁵ VAR. Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde. (1682).

Euh!

AGNÈS

Le...

ARNOLPHE

Plait-il?

AGNÈS

Je n'ose,

Et vous vous fâchez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si fait.

ARNOLPHE

Mon Dieu! non.

AGNÈS

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE

Ma foi, soit.

AGNÈS

575 Il m'a pris... vous serez en colère.

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non! Diantre! que de mystère!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNÈS

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné,
À vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

580 Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS

Comment. Est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE

Non pas.
Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède⁴⁶?

AGNÈS

585 Non. Vous pouvez juger s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE

Grâce aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus je veux bien qu'on m'affronte⁴⁷.
Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet,
590 Je ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE

⁴⁶ VAR. N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède? (1682).

⁴⁷ *Affronter quelqu'un*: lui faire un affront.

595 Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin: apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes:
Que se laisser par eux à force de langueur
Baiser ainsi les mains, et chatouiller le cœur:
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS

600 Un péché, dites-vous, et la raison de grâce?

ARNOLPHE

La raison? La raison, est l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNÈS

605 Courroucé. Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas⁴⁸! si plaisante et si douce.
J'admire quelle joie on goûte à tout cela.
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE

610 Oui. C'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

AGNÈS

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE

Non.

AGNÈS

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

⁴⁸ *Hélas*: il arrive que cette interjection ne marque ni le regret ni la douleur, mais l'attendrissement (Cf. *Les Femmes savantes*, IV, 5, v. 1447: «Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours!»).

AGNÈS

Est-il possible?

ARNOLPHE

Oui.

AGNÈS

615

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE

Oui, je ne doute point que l'hymen⁴⁹ ne vous plaise.

AGNÈS

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE

Rien de plus assuré.

AGNÈS

Que si cela se fait, je vous caresserai!

ARNOLPHE

Hé, la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS

620

Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS

Nous serons mariés?

ARNOLPHE

Oui.

⁴⁹ *L'hymen*: le mariage.

AGNÈS

Mais quand?

ARNOLPHE

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant*.

Dès ce soir?

ARNOLPHE

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS

Oui.

ARNOLPHE

Vous voir bien contente, est ce que je désire.

AGNÈS

625 Hélas! que je vous ai grande obligation!
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE

Avec qui?

AGNÈS

Avec... là.

ARNOLPHE

Là... là n'est pas mon compte⁵⁰.

À choisir un mari, vous êtes un peu prompte.
C'est un autre en un mot que je vous tiens tout prêt,
630 Et quant au monsieur, là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;
Que venant au logis pour votre compliment

⁵⁰ AGNÈS, faute de savoir le nom d'Horace, ne peut que dire *là*, adverbe qui marque l'embarras dans la conversation courante. Arnolphe reprend ce *là* en lui donnant en revanche un sens très précis, car il sait bien, lui, comment se nomme le jeune homme.

635 Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement,
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS

Las! il est si bien fait. C'est...

ARNOLPHE

Ah que de langage!

AGNÈS

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE

640 Point de bruit davantage,
Montez là-haut.

AGNÈS

Mais quoi, voulez-vous...

ARNOLPHE

C'est assez.
Je suis maître, je parle, allez, obéissez⁵¹.

ACTE III, SCÈNE PREMIÈRE

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE

Oui: tout a bien été, ma joie est sans pareille.
Vous avez là suivi mes ordres à merveille:
645 Confondu de tout point le blondin séducteur;
Et voilà de quoi sert un sage directeur⁵².
Votre innocence, Agnès, avait été surprise,

⁵¹ Reprise parodique et burlesque d'un des vers essentiels du V^e acte de *Sertorius* de Corneille*, représenté pour la première fois le 25 février 1662. À l'acte V, scène 6, Pompée interrompt le criminel Perpenna et l'envoie à la mort en lui disant précisément ce qu'Arnolphe dit ici à Agnès.

⁵² *Un sage directeur*: un directeur de conscience (rappelons que ce rôle pouvait, au XVII^e siècle être tenu par un laïc).

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(À son mari qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière,

1370 Ne vous scandalisez en aucune manière.

Quoi que je puisse dire, il¹¹⁵ doit m'être permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,

1375 Flatter, de son amour, les désirs effrontés,

Et donner un champ libre à ses témérités.

Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,

Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,

J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,

1380 Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,

Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,

D'épargner votre femme, et de ne m'exposer

Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.

1385 Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,

Et... L'on vient, tenez-vous, et gardez de paraître.

SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler :

Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,

115 // (au neutre): cela.

- 1390 Et regardez partout, de crainte de surprise :
 Une affaire pareille à celle de tantôt,
 N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
 Jamais il ne s'est vu de surprise de même,
 Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême,
- 1395 Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
 Pour rompre son dessein, et calmer ses transports.
 Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée¹¹⁶,
 Que de le démentir je n'ai point eu l'idée:
 Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
- 1400 Et les choses en sont dans plus de sûreté¹¹⁷.
 L'estime où l'on vous tient, a dissipé l'orage,
 Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
 Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;
- 1405 Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
 Me trouver ici seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
 Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE

- Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
 1410 Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE

- Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
 Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
 Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
 Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
- 1415 Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
 Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
 On trouve à l'avouer, toujours un peu de honte;
 On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
 1420 On fait connaître assez que notre cœur se rend;
 Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
 Et que de tels refus promettent toute chose.

116 VAR. De mon trouble, il est vrai, j'étais si possédée. (1682).

117 VAR. Et les choses en sont en plus de sûreté. (1682).

C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
 Et sur notre pudeur me ménager bien peu:
 1425 Mais puisque la parole enfin en est lâchée,
 À retenir Damis, me serais-je attachée ?
 Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur,
 Écouté tout au long l'offre de votre cœur ?
 Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
 1430 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
 Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
 À refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
 Que l'intérêt¹¹⁸ qu'en vous on s'avise de prendre,
 1435 Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout,
 Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE

C'est sans doute¹¹⁹, Madame, une douceur extrême,
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
 Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
 1440 Une suavité qu'on ne goûta jamais.
 Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude,
 Et mon cœur, de vos vœux, fait sa béatitude;
 Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
 D'oser douter un peu de sa félicité.
 1445 Je puis croire ces mots un artifice honnête,
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fierai point à des propos si doux,
 Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
 1450 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
 Et planter dans mon âme une constante foi
 Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. *Elle tousse pour avertir son mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
 Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
 1455 On se tue à vous faire un aveu des plus doux,

118 *Que l'intérêt*: sinon l'intérêt.

119 *Sans doute* : sans aucun doute, assurément.

Cependant ce n'est pas encore assez pour vous ;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire¹²⁰?

TARTUFFE

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer ;
1460 Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer ;
On soupçonne aisément un sort¹²¹ tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir, avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités¹²²;
1465 Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

ELMIRE

Mon Dieu, que votre amour, en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
1470 Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi! de votre poursuite, on ne peut se parer¹²³,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande?
De vouloir sans quartier, les choses qu'on demande?
1475 Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
Du faible que pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE

Mais comment consentir à ce que vous voulez,

120 *Et l'on ne peut aller...*: et l'on ne peut arriver à vous satisfaire si l'on ne pousse les choses jusqu'aux dernières faveurs.

121 *On soupçonne aisément un sort*: on se défie aisément d'un sort...

122 Ces vers 1459-1464 sont repris, à quelques modifications près, dans *Dom Garcie de Navarre*, v. 654-659.

123 *Se parer*: se garder, se protéger.

1480 Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE

1485 Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements;
(C'est un scélérat qui parle.)
Mais on trouve avec lui des accommodements.
Selon divers besoins, il est une science,
1490 D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention¹²⁴.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
1495 Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussiez fort, Madame.

ELMIRE

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE

¹²⁴ C'est la fameuse *direction d'intention*, que Pascal a reprochée aux casuistes jésuites dans sa VII^e *Provinciale*.

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien
1500 Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE

Enfin votre scrupule est facile à détruire,
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
1505 Le scandale du monde, est ce qui fait l'offense;
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

ELMIRE, *après avoir encore toussé.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
1510 Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute¹²⁵, il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi, que je franchis cela:
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
1515 Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE

1520 Oui, Madame, on s'en charge, et la chose de soi...

ELMIRE

125 *Sans doute* : sans aucun doute, assurément.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE

Qu'est-il besoin pour lui, du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.

1525 De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE

Il n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
Et partout, là dehors, voyez exactement.

SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE.

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!

1530 Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE

Quoi! vous sortez sitôt? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON

1535 Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'Enfer.

ELMIRE

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de léger ;
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,

Molière, Le Bourgeois Gentilhomme (1670)

Acte V, scène V et scène dernière

est-il allé? (À Cléonte.) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore*; et Madame une *granda Dama, granda Dama. Ahi* lui, Monsieur, lui *Mamamouchi* français, et Madame *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.— *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONTE.— *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

MONSIEUR JOURDAIN.— Voyez-vous?

COVIELLE.— Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE.— Cela est admirable.

SCÈNE V

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE, *etc.*

MONSIEUR JOURDAIN.— Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.— Comment, mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.— À moi, mon père!

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui à vous, allons, touchez-lui dans la main¹¹², et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.— Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je le veux moi, qui suis votre père.

LUCILE.— Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah que de bruit. Allons, vous dis-je. Çà votre main.

LUCILE.— Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (*Reconnaissant Cléonte.*) il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE DERNIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, *etc.*

¹¹² *Touchez-lui dans la main*: en signe de consentement et d'accord.

MADAME JOURDAIN.— Comment donc, qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant¹¹³.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN.— C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage¹¹⁴?

MONSIEUR JOURDAIN.— Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.— Avec le fils du Grand Turc!

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN.— Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.— Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN.— Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.— C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN.— Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.— C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages¹¹⁵.

MADAME JOURDAIN.— Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.— Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN.— Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.— Sans doute.

MADAME JOURDAIN.— Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.— Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

MADAME JOURDAIN.— Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.— Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah que de bruit.

113 «On appelle ordinairement des carême-prenants ceux qui courent en masques mal habillés dans les rues pendant les jours gras. On dit encore d'une personne vêtue d'une manière extravagante que *c'est un vrai carême-prenant*». (Dictionnaire de l'Académie 1694).

114 *Cet assemblage*: terme inhabituel et méprisant, à la place d'*union* ou d'*alliance*.

115 Qui nous porte à nous intéresser à ce qui est avantageux pour vous.

LUCILE.— Ma mère.

MADAME JOURDAIN.— Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.— Quoi, vous la querellez, de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN.— Oui, elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.— Madame...

MADAME JOURDAIN.— Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.— Un mot.

MADAME JOURDAIN.— Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à *M. Jourdain*.— Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.— Je n'y consentirai point.

COVIELLE.— Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.— Non.

MONSIEUR JOURDAIN.— Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN.— Non, je ne veux pas écouter¹¹⁶.

MONSIEUR JOURDAIN.— Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.— Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre?

COVIELLE.— Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.— Hé bien, quoi?

COVIELLE, à *part*.— Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN.— Ah, ah.

COVIELLE.— Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

MADAME JOURDAIN.— Ah comme cela, je me rends.

COVIELLE.— Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN.— Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.— Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

116 VAR. Non, je ne veux pas l'écouter (1682).

DORANTE.— C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servons du même notaire pour nous marier Madame, et moi.

MADAME JOURDAIN.— Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.— C'est pour lui faire accroire.

DORANTE.— Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN.— Bon, bon. Qu'on aille vite quérir le notaire¹¹⁷.

DORANTE.— Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN.— C'est fort bien avisé, allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.— Et Nicole?

MONSIEUR JOURDAIN.— Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.— Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome¹¹⁸.

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.

PREMIÈRE ENTRÉE

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois Importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS
qui en musique demandent des livres.

TOUS

*À moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur,
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.*

HOMME DU BEL AIR

*Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici, les dames vous en prient.*

AUTRE HOMME DU BEL AIR

*Holà! Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.*

FEMME DU BEL AIR

*Mon Dieu! qu'aux personnes bien faites,
On sait peu rendre honneur céans.*

117 VAR. Qu'on aille quérir le notaire (1682).

118 Il semble que ce tour était proverbial.